



HAL
open science

Purifications et ressourcements dans l'univers domestique

Jean Paul Filiod

► **To cite this version:**

Jean Paul Filiod. Purifications et ressourcements dans l'univers domestique. *Ethnologie française*, 1996, XXVI (2), pp.264-279. halshs-00976769

HAL Id: halshs-00976769

<https://shs.hal.science/halshs-00976769v1>

Submitted on 10 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Purifications et ressourcements dans l'univers domestique

« Ça me lave la tête »

Jean Paul Filiod
CREA, Université Lumière Lyon 2

Purifications et ressourcements dans l'univers domestique: « Ça me lave la tête »

Author(s): Jean Paul Filiod

Source: *Ethnologie française*, nouvelle série, T. 26, No. 2, La ritualisation du quotidien (Avril-Juin 1996), pp. 264-279

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40989654>

Accessed: 17-07-2016 05:53 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Ethnologie française*

■ RÉSUMÉ

L'habiter, défini comme acte fondamental de l'appropriation de l'espace, se décline à travers des expériences domestiques singulières, qui demandent à l'ethnologue de se situer dans les interstices de l'ordinaire, à l'entrecroisement des espaces, des lieux, des objets, des décors et des gestes qui jalonnent la vie des sujets dans les logements. Cet article s'attache à mettre en exergue les rites de purification et de ressourcement qui ponctuent nos trajets dans la vie quotidienne. À partir de données ethnographiques puisées dans l'univers domestique des sujets, il s'agit d'examiner les différentes formes que prennent ces pratiques. L'intimité domestique, qu'elle s'exprime au niveau individuel, conjugal ou familial, apparaît ainsi non plus comme un monde clos sur lui-même déterminé par ses aspects strictement psychologiques, sensoriels et territoriaux, mais comme un phénomène culturel et sociologique, qu'il est alors nécessaire de replacer dans le contexte de l'avènement du temps libre comme temps dominant de nos sociétés. De ce point de vue, les purifications et ressourcements dans l'univers domestique font figure de moyens mis en œuvre par les résidents pour reconquérir, d'une manière ou d'une autre, un temps à soi.
Mots-clés : habiter, vie domestique, corps, soi, temps libre

Jean Paul Filiod
38, rue Artaud
69004 Lyon

« De toute façon, je peux pas habiter quelque part si je suis pas chez moi, si c'est vide, sans rien aux murs, sans objets... enfin, une chambre d'hôtel, quoi ». Ainsi s'adressa Émilie, 21 ans, à un ethnographe de passage qui consacrait une thèse aux objets et à l'intimité domestiques¹. Grâce au « copain d'un copain », elle était devenue sous-locataire à Villeurbanne, près de Lyon, alors qu'elle entrait à l'université. Soucieuse de mener à bien ses études, elle n'hésita pas une seconde devant cette opportunité, et s'installa dans ce qui constitua son premier logement au-delà du domicile parental.

Hors la considération biographique singulière, ce témoignage souligne la nécessité d'inscrire dans le logement des biens personnels et personnalisés, ce qui a été interprété dans certains milieux sociaux comme une réponse à « l'horreur du vide » (Segalen, 1978 ; Frémontier, 1980 ; Duborgel, 1989), et au-delà des particularités sociologiques, comme la nécessité d'un « accompagnement ornemental » (Guerrand, 1991). En nous plaçant du point de vue de l'expérience domestique, cela nous permet de nous interroger sur les formes d'appropriation de l'espace en général, et de l'espace domestique en particulier, que signifie

notamment, dans ce témoignage, l'usage d'un infinitif : habiter.

Habiter. Un verbe devenu nom : *l'habiter*. Ce vocable, initié dans le domaine de la philosophie à tendances phénoménologique, poétique et psychanalytique (Heidegger, 1958 ; Bachelard, 1989), fut utilisé par la sociologie urbaine, compris comme un « acte social, et cependant poétique » ayant « disparu » sous l'emprise de « l'habitat, fonction économique » (Lefebvre, 1981, p. 94), avant de s'inscrire dans les « manières d'habiter », objet d'étude de l'ethnologue (Thyssen, 1983), de l'historien (Collomp, 1986) ou encore, du sociologue de l'urbain (Graffmeyer, 1994). À cette reconnaissance de l'habiter comme acte – et non plus seulement comme « fonction » (Bachelard, id ; Pezeu-Massabuau 1983) – fait écho un heureux homonyme, *l'habité*, qui nous offre à penser que l'expérience domestique passée se raccroche à l'acte présent, et rend significatives les dimensions diachroniques de l'appropriation de l'espace.

Derrière l'habiter, l'habité et leurs dérivés, apparaît alors, indissociablement, le personnage qui participe sans cesse à son présent, *l'habitant*, acteur de son propre environnement, sous couvert d'universalité :

« quel que soit l'espace où il se trouve – qu'il soit imposé ou qu'il résulte de son choix – l'habitant cherche toujours à en faire son produit » (Paul-Lévy, Segaud, 1983, p. 261).

Ce constat anthropologique implique d'interroger les manières de s'approprier l'espace habité, que l'ethnologue des sociétés contemporaines peut appréhender au prix d'efforts méthodologiques certains, en s'approchant de l'expérience domestique des sujets (Filiod, 1996). C'est parfois dans la subtilité de l'ordinaire, dans les interstices de la vie domestique, que s'effectuent autant d'actes d'appropriation et de réappropriation, qui, par leur lien avec le corps et ses sens et par leur répétition plus ou moins rigoureuse, marquent de manière forte les significations du chez-soi (le *meaning of home* des anglo-saxons : Després, 1991). Au creux des rythmes de la vie quotidienne, les résidents alimentent celle-ci de pratiques de purification et de ressourcement², dont il s'agira ici de présenter et examiner les formes³. À la lumière de données ethnographiques, bien que s'exerçant dans le secret des maisons, les pratiques dont il va être question ici sont suffisamment partagées pour qu'on s'autorise à une réflexion sur la place de ce « confort discret »⁴ dans le contexte sociologique contemporain.

Être chez-soi

S'installer : la conquête d'un ordre

Être chez-soi ne semble pas dissociable de cette conquête qu'est l'installation résidentielle. Au cœur de cet acte fondateur ritualisé constaté chez les propriétaires en maison individuelle (Jarreau, 1984), il s'agit de sanctionner pratiquement et symboliquement un ordre.

Si Émilie suggère l'installation résidentielle par la nécessité de peupler d'objets et de décors les surfaces et les volumes de l'espace qui s'offre à elle, il reste que dans ce cas précis, le logement n'était pas complètement vide à son arrivée. Sur les murs, « y avait plein de photos, posters, des trucs... sympas, mais j'avais pas envie de les laisser. C'étaient des trucs en noir-et-blanc en général. J'ai tout enlevé, tout, tout, tout ». Le locataire principal ayant « sous-loué plein de fois entre temps », tous ces affichages témoignent du cumul des sous-locataires précédents : « Les gens, ils avaient rien enlevé parce qu'ils transitaient, ici ». Elle enchaîne : « C'est pour ça que c'était très très sale. C'était une porcherie ». Enlever tous ces objets affichés est à la mesure de la volonté conjointe que la résidente déploie pour se débarrasser de cette « saleté ». Une fois transcrite l'entretien que

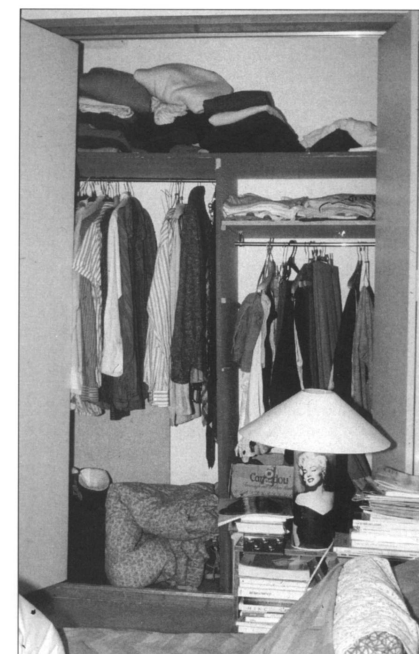
j'avais eu avec elle, je lui adressai le texte, qu'elle compléta par endroits ; ici : « Acide chlo dans les wc, Javel, etc. A été désinfecté. La saleté était présente non seulement dans l'appart, mais aussi dans l'immeuble → 1^{re} vision de la cage d'escalier : poubelles débordantes, mégots et crachats, boîtes-aux-lettres défoncées. Confirmé par la suite avec les vagues de chaleur de l'été et les blattes qui, avec les problèmes de voisinage, étaient devenues les témoins répulsifs de ce lieu, et j'avais des bouffées de chaleur chaque fois que j'en trouvais une nouvelle ». Wc, poubelles, boîtes-aux-lettres, l'acte d'habiter s'étend à l'immeuble, et c'est globalement qu'Émilie considère son action ; jusqu'à une certaine limite, toutefois : autant elle peut intervenir à sa guise dans l'appartement, autant elle ne peut le faire dans les espaces collectifs. Désinfecter, nettoyer, jeter ces « trucs » qui ne lui appartiennent pas, installer ses propres objets, deviennent les activités fondatrices d'un « ordre à elle », ce qu'elle signifie à nouveau lorsqu'elle évoque d'autres objets présents à son arrivée et qu'elle a conservés pour leur aspect « utilitaire » (petites étagères, chaises, fauteuil) : « Ce qui donne une impression de malaise avec des objets étrangers ou de se sentir soi-même étranger ».

Propre/sale, ordre/désordre, familier/étranger, soi/les autres, autant de couples d'opposition qui semblent en relation analogique dans l'acte d'appropriation domestique, et sont susceptibles d'inspirer une lecture structurale du rapport au pur et à l'impur, opératoires pour comprendre les rapports sociaux à l'œuvre (Douglas, 1992), y compris dans les situations de cohabitation conjugale vécues au quotidien (Filiod, Welzer-Lang, 1993). En ce sens, « *L'ordre et la propreté dans une maison sont un indice de classification des objets et des activités domestiques* » (Lawrence, 1986, p. 164).

Mais, par la purification des lieux à habiter, l'installation définit avant tout un ordre sur lequel s'appuieront les aménagements ultérieurs, et ce, indépendamment du statut d'occupation des résidents. En tant que successive à ce « *moment dramatique et ritualisé* » qu'est le déménagement (Rautenberg, 1989, p. 65), l'installation implique le recours au nettoyage – plus ou moins frénétique – et à la distribution des objets dans les différents lieux : l'objectif est d'ordonner pour soi, littéralement de « rendre propre » un espace qui se constitue alors en univers domestique. Une fois l'ordre conquis par ce rite de renouvellement plutôt exceptionnel, s'installent alors, au quotidien, les rangements et nettoyages ordinaires, plus ou moins réguliers, qui font figure de rites de confirmation et de contrôle.



1. Fragment d'une chambre conjugale (placard commun). Homme 29 ans, femme 28 ans, mariés, trois enfants. Photo de l'auteur.



2. Fragment d'une chambre personnelle. Homme 34 ans, habitant seul. Photo de l'auteur.

Faire le ménage : du rappel à l'ordre à la réappropriation du chez-soi

Qu'en est-il une fois l'installation achevée ? La propreté et l'ordre résultants sont modifiés par les activités domestiques qui leur succèdent, avec leur lot d'objets déplacés et d'impuretés, de la poussière qui s'accumule au fil des jours en passant par les traces occasionnelles de chaussures automnales. Ces modifications partielles du dispositif général impliquent à la fois le rangement et le nettoyage, envisagés le plus souvent ensemble – dans les représentations comme dans les pratiques – et qui convergent dans une expression générique : « *faire le ménage* ».

« *Toutes les pièces doivent être propres et rangées* ». Une enquête statistique nationale a montré que cette proposition recevait un pourcentage assez élevé de réponses affirmatives dans toutes les catégories sociales⁵. Si on se place à l'échelle de l'expérience

domestique, cet objectif peut être atteint par ce qu'on appelle le plus souvent « *le gros ménage* ». Destiné à rappeler l'ordre initial, à redessiner les frontières de l'espace domestique (avec plus ou moins de variantes dans l'aménagement), il dépend de la composition du ménage, des rythmes quotidiens et de l'organisation domestique qui en découle, sans oublier le poids de la personnalité des sujets : témoins les fréquentes injonctions caractérogéniques qui consistent à qualifier tel ou tel de « *désordonné* », « *bordélique* », « *ordonné* », « *maniaque* ». Les caractéristiques individuelles, sociales, culturelles et historiquement héritées (l'hygiénisme), les moments de l'itinéraire de vie (« *Depuis les enfants, je ne me pose plus de question, je range* ») se conjuguent pour aboutir à une régularité plus ou moins strictement assignée : « *tous les samedis matin* », « *une fois par mois* », cette dernière fréquence pouvant être nuancée par un « *environ* », un « *c'est*

variable ». L'ordre spatial défini par l'installation s'agrémente ainsi d'un ordre temporel, avec plus ou moins de rigueur disciplinaire. En tant que « *reformulation d'une expérience passée* » (Douglas, p. 85), le ménage s'apparente alors à un rite.

Mais, comme pour l'installation, le « gros ménage » est plutôt exceptionnel si on ramène l'observation à la multitude des activités domestiques minuscules. Sur cette échelle « *infra-spatiale* » (Amphoux, 1989), faire le ménage persiste : soit l'ensemble du logement est parcouru mais superficiellement (du « *gros ménage* » au « *ménage en gros* »), soit il est cantonné à une pièce, dont on estime qu'elle se place au sommet d'une hiérarchie des lieux à tenir propres et rangés : par sa fonction de réception, le salon est souvent cette pièce (Bernard, 1992, p. 120). Cette réalité fut observée chez Margot, étudiante de 23 ans, qui s'applique à entretenir certaines pièces de son appartement : le salon et son alcôve, la chambre-à-coucher et le couloir central, pièces qui sont « *respectables socialement, parce que c'est rangé, il y a de beaux objets* ». Mais, comme ce fut observé systématiquement dans mes enquêtes, l'ordre et la propreté exigés pour certains lieux s'inscrivent en opposition à d'autres lieux où s'engrangent « *des merdouilles* », rassemblées dans un « *fourretout* », qui peut être une pièce, un coin de bureau, un placard, un tiroir, un dessous d'escalier. Chez Margot, c'est la cuisine, pièce « *utilitaire* » qui héberge « *un bordel permanent* ». « *C'est souvent sale, ça sent pas toujours très bon* », et elle y « *laisse souvent traîner la vaisselle pendant plusieurs jours* ». C'est pourquoi elle a baptisé ce lieu « *le cloaque* ». Imaginer cette cuisine « *impeccable* » lui est impossible (« *il faut que ça soit le bordel, je sais pas pourquoi* »), et le désordre et la saleté s'inscrivent symboliquement dans une temporalité infinie : « *Alors il y a des quignons de pain sec qui traînent depuis des lustres... en principe, les bouteilles [sont] à mettre au verre, [mais] elles traînent là aussi éternellement* ».

Bien entendu, on ne s'en tiendra pas à la lettre : Margot range et nettoie sa cuisine, que ce soit pour une vaisselle, même partielle, ou le remplissage d'un sac poubelle. Dans ce cas, l'activité « ménage » s'apparente moins à une purification de l'espace qu'à une réappropriation liée à un moment particulier : le retour chez-soi. Dans ce moment, le « *gros ménage* » cède sa place au « *brin de ménage* », qui appartient alors à une famille d'activités signifiant un démarquage vis-à-vis du monde extérieur : « *En arrivant, quelques fois je me dit "Pfffou j'en ai marre, il faut que je me mette au boulot tout de suite encore ?!!". Et je voudrais bien avoir des prétextes, des trucs pour faire transition et j'en trouve pas toujours. Ce qui peut faire transition, ça peut être d'aller voir Nane et Pierrot [des voisins],*

de passer deux-trois coups de fil, de regarder mon courrier, mon agenda. Ou alors je passe dans une discothèque pour emprunter des disques et je les écoute en arrivant... ou je fais la cuisine : je suis quand même en avance sur le repas, mais c'est histoire de faire une coupure. Ou alors, ces temps morts, ça peut être aussi faire un brin de ménage ». Si le langage les qualifie de « *morts* », ces temps n'en sont pas moins importants : ils fournissent juste ce qu'il faut de gestes ordinaires pouvant rappeler le sentiment de « *l'être-chez-soi* » (Graumann, 1989). Le retour à la maison apparaît alors comme un moment important pour appréhender la ritualisation du quotidien.

■ Rentrer chez soi

Les transitions : des ruptures non consommées ?

« *Toute relation entre deux espaces, entre deux lieux, procède de deux aspects indispensables et dépendants. Elle est à la fois séparation et liaison, ou, en d'autres termes, différenciation et transition, interruption et continuité, limite et seuil* » (Lawrence, 1986, p. 149). L'interdépendance de l'intérieur et de l'extérieur recouvre une raison architecturale, mais aussi socioculturelle, comme l'a montré R. Da Matta dans la société brésilienne, où « *la rue et la maison impliquent à la fois une opposition et une gradation* » (1983, p. 97). On la retrouvera au niveau de la dimension expérientielle de la vie quotidienne, puisque, qu'il s'agisse d'une transition ou d'une coupure, comme le dit Margot ci-dessus, elles sont toutes deux associées à un « *faire* ». On peut alors considérer l'acte de rentrer chez soi comme résultant d'un trajet que l'individu jalonne de multiples déplacements successifs. Par exemple : ouvrir la porte de sa voiture, la conduire selon un itinéraire particulier, la garer pas trop loin de chez soi, la fermer à clef, marcher jusqu'au domicile, préparer la clef qui ouvrira la boîte-aux-lettres, vérifier puis en extraire son contenu, la refermer, prendre les escaliers ou l'ascenseur en dépouillant ou non le courrier s'il y en avait, en conservant le trousseau en main avant d'en dégager la clef de l'appartement, puis ouvrir la porte, enlever un vêtement, fumer une cigarette, et ainsi de suite. Ces séquences, aussi variables qu'elles puissent être d'un individu à l'autre, confinent toutefois le corps, les sens et les gestes à des répétitions plus ou moins à l'identique. Ces enchaînements de micro-activités ne sont pas pour autant sous l'emprise d'une logique linéaire au terme de laquelle, soutenu par la très courante métaphore bio- ou zoo- logique, on retrouverait son « *abri* », ses « *bulle* », « *cellule* », « *coquille* », « *cocon* ». Autrement dit, rentrer chez soi

n'implique pas toujours d'être complètement rentré chez soi.

On aura remarqué ci-dessus que Margot signale qu'elle ne trouve pas toujours de quoi faire une transition. Elle présente même cela comme « *un problème* », comme si elle était insatisfaite de ne pouvoir ritualiser le retour chez elle au point de faire de cette « *transition* » un véritable ressourcement qu'elle estime sans doute mériter : « *je regrette de ne pas avoir de temps pour souffler* ». Le sentiment de l'être-chez-soi ne semble pas être comblé, comme l'indique le fait qu'elle « *laisse sur un dossier ou un canapé* » le manteau qu'elle portait, laissant ainsi ouverte la possibilité de ressortir, ce que confirme une autre pratique : « *je garde mes chaussures de ville aux pieds* ». Là encore se manifeste l'ambiguïté de la frontière intérieur/extérieur, à la faveur d'un contexte culturel où le confort,



3. Bientôt la deuxième sortie quotidienne du chien. Photo de l'auteur.

comme produit historique et idéologique, va se nicher jusque dans les semelles. En effet, « *même si je reste là, je les garde. Elles sont très confortables donc je ressens pas la nécessité de les quitter* ». Souplesse des matériaux, douceur et tendresse, autant de valeurs en hausse qui génèrent – paradoxalement – une « *horreur des pantoufles* » (Romain, étudiant, 21 ans) ou une « *horreur des chaussons* » (Émilie). Ainsi, observer le fait de garder des chaussures de ville dans l'espace domestique n'est pas un indicateur d'une nouvelle sortie : c'en exprime simplement la possibilité. En revanche, on sera convaincu qu'elles seront enlevées à un moment ou à un autre, ne serait-ce qu'au moment du coucher, ou sous la pression d'autres habitants qui rappellent ce qu'ils estiment faire partie des règles élémentaires du chez-soi : « *quand je rentre, je garde mes chaussures, jusqu'à ce que les voisins gueulent, et je les enlève* », dit Romain.

S'offrir la possibilité de « *ressortir quand je veux* » peut ainsi donner l'impression aux sujets d'échapper à la répétition ou à « *la routine* » du quotidien. À la faveur d'un emploi du temps variable d'un jour à l'autre et au gré des envies, Émilie gère quelques espaces de liberté, entre ses « *cours* » et ses « *petits boulots* » à temps partiel. Elle rentre parfois en fin de matinée, ou en milieu d'après-midi, et il lui arrive souvent de ressortir après, ne serait-ce que pour la deuxième sortie quotidienne de son chien. De plus, elle aime « *les imprévus* », et apprécie même qu'on les lui prévoie : en arrivant chez elle, elle se dirige vers son répondeur, acquis récemment : « *Pour moi un répondeur, c'est une deuxième boîte aux lettres. Les fois où j'ai pas de courrier, ça me fait chier, je me dis "Tiens, est-ce que j'ai des messages sur mon répondeur ?". Je me déshabille même pas, j'écoute, et je retéléphone tout de suite derrière. C'est pas des rendez-vous d'affaires, alors ça va* ». Ainsi peut se prévoir telle soirée, pour le jour même ou le week-end. Mais dans les cas contraires, son univers domestique s'agrémente de radiophonie : un appareil dans le salon, un autre dans la cuisine, pour avoir « *la même émission dans les deux pièces* ». France-Info a sa faveur, parfois « *just-qu'à deux heures d'affilée* » l'après-midi, après quoi France-Inter prend le relais, avec une série d'émissions : « *Pollen, Synergie, les infos, Le téléphone sonne...* ». À la période de transition plus ou moins longue et variable, succède ainsi une période ritualisée du chez-soi, certes ouverte sur le monde, mais pendant laquelle Émilie se consacre à ce qu'elle appelle génériquement « *des trucs cool* » : « *je range un peu, je lis ou je téléphone* ».

Considérer l'acte de rentrer chez soi comme un trajet implique donc d'observer des périodes plus ou moins longues, où les activités auront un aspect forte-

ment ritualisé ou non. Une flexibilité des emplois du temps génère chez le sujet le sentiment d'échapper un minimum aux contraintes du monde social. Ce qui est moins aisé lorsque s'impose à soi une planification des horaires de travail.

Se démarquer du travail

L'acte de rentrer est tantôt signifié par la destination, « quand je rentre chez moi », tantôt par la provenance, « quand je rentre du boulot ». Ceci suffit a priori pour souligner le marquage symbolique du seuil entre les univers professionnel et domestique. Non seulement le travail est le plus souvent assimilé au monde extérieur, mais il resurgit dans la maison, que les résidents soient en période scolaire ou universitaire, qu'ils aient la charge de dispenser des cours, ou plus largement qu'ils appartiennent à ce que l'INSEE dénomme les « professions intellectuelles diverses », sans oublier les activités extraprofessionnelles comme par exemple, celles impliquées par l'engagement associatif. Si la frontière sphère professionnelle/sphère domestique, sanctionnée à l'époque industrielle, tend à s'affaiblir, et si certaines « couches » sociales tendent à développer « un désir d'harmonisation et d'unification entre des sphères trop séparées habituellement » (Bidou, 1984, p. 115-6), cela n'évacue pas pour autant la nécessité d'un acte de rupture entre ces deux univers : le travail fût-il entré dans la maison, on se soumet généralement à une période de ressourcement « avant de [s] y mettre ».

Il en va ainsi pour Anita, institutrice de 34 ans, qui réside dans un logement de fonction, « en dessus de mes classes ». La proximité des deux mondes est sans doute déterminante, mais c'est aussi pour « échapper aux facteurs stressants de l'environnement physique comme le bruit ou la lumière » (Bernard, p. 114) qu'Anita a besoin d'« un temps où je me retrouve un peu » : « parce que toute la journée il y a du bruit avec les enfants ». Elle éprouve le besoin de « rompre » avec le monde professionnel, parfois « jusqu'au silence ». Ce temps de rupture dure « bien une heure », pendant laquelle la résidente profite du « calme » de son appartement, situé dans un village, calme tellement précieux que le ronronnement du réfrigérateur ou du chauffage la dérangeait parfois : la radio se chargera de les couvrir une fois le temps de récupération satisfait, et avant qu'elle ne se consacre à la préparation des cours pour le lendemain ou les jours suivants.

Mais la proximité du lieu de travail n'est pas nécessaire à ce que le retour chez soi ait l'allure d'une rupture franche. Sarah, 35 ans, travaille comme employée de bureau dans une administration à dix kilomètres de son domicile. Rentrer chez elle implique de mettre de côté « les soucis professionnels », ce qui se sanction-

ne par l'impératif d'une douche et d'un changement de vêtements : « C'est bon, j'ai terminé, je passe à autre chose... je suis à nouveau fraîche pour faire autre chose. (...) Tu rentres, t'es toujours dans tes vêtements ! Je veux dire que, à la limite, tu n'es plus dans l'espace professionnel, mais par ta tenue vestimentaire, t'as toujours toujours ça, tu te retrouves assis sur une chaise, même devant la table, euh bon... Tandis que là, je vais prendre ma douche, je pense à autre chose. Si je porte les mêmes vêtements, j'ai l'impression de traîner en longueur la journée, tandis que là, chaque fois, c'est un renouveau ». Le retour implique une purification immédiate, celle du corps cette fois-ci, par le recours à l'eau et au changement de vêtements : « contraignants » parce qu'ils « serrent », les vêtements d'extérieur sont remplacés par des tissus plus souples, « mon jogging ». Les coupures topographique et mentale existent bien conjointes : il s'agit autant de « passer » que de « penser » « à autre chose ».

Pour Patrice, âgé de 34 ans, alors comptable dans une entreprise au titre d'un contrat emploi solidarité, les activités ont la même finalité, mais pas les mêmes supports : « J'aime bien les assités, j'en fais une ou deux tous les jours. En général, j'en fais une quand je rentre du boulot. (...) Pour me retrouver, moi, ça passe par : thé, France-Inter et réussite. Enfin, c'est une espèce de petit... rituel, qui revient un petit peu tous les jours, enfin, souvent ». L'utilisation à présent commune du mot « rituel » trouve ici une illustration (sans doute légèrement induite par la présence d'un ethnologue), tout comme la répétition à l'identique en serait une caractéristique reconnue : à défaut d'être systématique, ce rituel devient « une espèce de rituel », qui plus est, « petit », ce qui souligne sa discrétion.

Du point de vue des supports, on sera attentif à la place de la radio, qui, parmi les instruments technologiques contemporains, avec la photographie et la télévision, « trouvent leur place dans les rituels familiaux [domestiques] » (Perriault, 1989, p. 199). Il faudrait y ajouter la chaîne hi-fi, même si le mode de vie solitaire ou étudiant semble plus volontiers en favoriser l'usage fréquent. Pour Claire, secrétaire de 25 ans, c'est « systématique, j'allume l'ampli », qui « chauffe » le temps qu'elle se déchausse, « et : Musique ! ». Objectif : « faire le vide », comme si le temps de travail était un « temps plein ». Dans le même ordre d'idée, chez Nicolas, ce geste pourra être assimilé à une non-activité : « avant de faire quelque chose, je mets la chaîne tout de suite ».

Les oppositions qui ont cours dans le langage, pour être significatives, ne doivent pas faire oublier qu'il s'agit autant de « faire le vide » que de « remplir autrement » l'espace vécu. La musique est un excellent sup-

port, d'autant que la qualité sonore des appareils à lecture laser génère une « pureté » qui en a ébahi plus d'un : « ça fait un changement dans les oreilles ! », s'exclame Jean-Luc, qui a pris l'habitude, dès son retour chez lui, de peupler son salon d'une musique digitalisée. La rupture avec son travail (le service ressources humaines d'une entreprise) est impérative : après ces « dures journées », il lui faut « ne pas lire, ne pas faire un travail intellectuel ». Après la musique, c'est la télévision qu'il fait fonctionner, toujours dans une finalité purificatrice : « Ça me lave la tête ». Ce qu'il préfère ? Regarder « des conneries », « c'est vraiment une détente ».

Se démarquer des corésidents : bienfaits et turpitudes de la chambre

Ce temps de purification/ressourcement n'est pas spécifique aux personnes vivant seules. Marie-France, mariée, deux enfants, rentre souvent fatiguée par son travail : « J'ai besoin de décompresser, voir le moins de monde possible, rien faire pendant un moment. Moi, j'ai besoin d'un endroit où il y ait pas l'espace des autres ». Inscrit dans les codes familiaux, ce « moment de retrait » articule temps et espace, et instaure un démarquage autant vis-à-vis du travail que des corésidents.

Les lieux du retrait et les exigences du territoire personnel ont leur ancrage historique, que ce soit par appropriation ou par inculcation (Chartier, 1986, p. 23). Comme le fait remarquer Y. Bernard, la possession d'« une chambre à soi » est principalement le fait « des enfants, des adolescents et des célibataires [vivant seuls] » (1992, p. 114). La place accordée aux enfants dans notre société et la nécessité de leur octroyer un espace personnel est, sinon un acquis, au moins une recherche ; dans ce « droit à la solitude », à cet « apprentissage de l'autonomie » qu'accordent les parents aux enfants ou que ceux-ci réclament, s'intercale une socialisation du temps de récupération, d'autant plus légitime que les adultes l'ont assimilé : « ils ont besoin de prendre 5, 10 minutes... comme nous des fois », témoigne une mère (Neitzert, 1990, p. 47-8). L'adolescence se charge ensuite d'entretenir cette maîtrise du temps à soi, objet de réappropriations tant répétées que renouvelées.

La présence ou l'absence des corésidents ne produit d'ailleurs pas les mêmes formes d'appropriation. Emmanuelle, étudiante de 19 ans, se dirige vers sa chambre dès qu'elle rentre et met en route la musique : « ça l'aide à avoir la pêche » ou à « être calme », selon ce qu'elle vient de vivre. Mais l'appropriation dépasse parfois le territoire strict de la chambre : quand ses corésidents sont absents (son père et son frère), elle « la met fort », ce qu'elle trouve encore plus agréable

si elle prend un bain. Les limites spatio-sensorielles s'étendent ainsi sous l'effet des rythmes différents des corésidents... avant de se rétrécir, voire de se chevaucher, comme le montre l'exemple suivant.

Éducatrice de 25 ans, Sophie revendique : « ce qu'il y a dans ma chambre, c'est pas fait pour être vu, c'est pour moi ». Quand il y a du bruit dans l'appartement ou simplement « du monde », elle ferme sa porte et met la musique. Cependant, quelques remontrances viennent de sa famille, en particulier de son père : fermer la porte n'est pas dans l'ordre familial, « ça les énerve ». Mais aussi, dérangée par les fumeurs du groupe, à savoir le père, la mère et l'aîné des frères, Sophie refuse qu'on fume dans sa chambre. Plus tard, le père ayant décidé de s'arrêter de fumer, son épouse était priée d'aller profiter de ses cigarettes ailleurs, soit dans la chambre de l'aîné des fils, le dernier consommateur restant. Du coup, Sophie laissa plus volontiers ouvert, parce qu'en même temps, « j'aime pas me sentir trop seule ». Mais à présent, c'est la musique qui dérange les autres membres de la famille : « donc maintenant, c'est même eux qui viennent fermer la porte ». Dans ces jeux d'ouvertures et de fermetures, de fumées et d'« air pur », « musique » pour les uns, « bruit » pour les autres... Sophie, lorsque la conquête est réussie, aime par dessus tout regarder ses albums-photos (44 lors de la première enquête, 67 moins de deux ans plus tard) organisés selon une chronologie rigoureuse. Véritable miroir biographique, cet ensemble fait l'objet d'une lecture : « Je lis la totalité ».

Les possibilités de ressourcement personnel sont semble-t-il favorisées par l'acceptation du retrait de chacun. Pour Sammy, lycéen de 20 ans, le retrait dans la chambre est quasi immédiat ; il s'isole en mettant en marche la radio ou une cassette, plaisir qu'il prolonge souvent lorsqu'il travaille à ses cours. Virginie, elle non plus, ne se prive pas d'une « pause » pendant ses « devoirs » : ce peut être la musique, mais aussi des poèmes, composés presque exclusivement en rimes et qui retracent sa « vie sentimentale ». Pour cette lycéenne de 16 ans, « après une journée de bahut », l'isolement dans la chambre s'impose. Quelques injonctions sont proferées par sa mère (« Fais ta chambre ! »), et elle s'exécute, mais en étalant l'activité dans le temps : dès qu'elle rencontre quelque chose d'attrayant, elle s'y attache, et le ménage se fait alors dans une douce lenteur. Ce qu'elle « adore », c'est avoir un fond de radio, être sur son bureau et « bricoler ». Ce verbe traduit des pratiques simples, plaisantes et peu fatigantes, comme « écrire des poèmes, regarder mes tortues » (deux reptiles en aquarium offerts par ses parents à Noël), jusqu'à la contemplation : « Des fois, ça m'est arrivé, j'ai regardé mes tortues une heure et demie avec la radio ». L'apprentissage du temps à soi comporte ainsi

une part de dérive, à laquelle la musique contribue sans doute : Virginie possède une chaîne hi-fi, autre cadeau de Noël, tandis qu'une autre se trouve au salon (« *pas bien forte* ») et une autre dans la chambre de son frère (« *petite, mais bien pratique* »). Soutenue symboliquement par la fermeture de la porte de sa chambre, elle n'hésite pas à hausser le volume, ce qui conduit les résidents à réagir (« *Baisse un peu !* »), mais elle a du mal à entendre ces appels au calme, et pour cause. Malgré ces sommations, Virginie constate une certaine tolérance des uns et des autres vis-à-vis des espaces et des temps de retrait : « *ici, c'est chacun sa merde* ». Alors, musique aidant, elle entendra tout aussi difficilement l'appel au repas, sa mère s'infligeant le plus souvent un déplacement dont elle atténue les possibles redoublements en envoyant son fils accomplir cette tâche. Chacun retrouve alors les autres pour se livrer au rituel du repas dans la salle-à-manger, devant la télévision.

■ Nocturnes

Soirées : du repas au repos

Dans son étude sur les pavillonnaires, N. Haumont a montré que l'intimité domestique s'organisait selon trois niveaux : individuel, conjugal, familial (1966). La manière de gérer ces domaines, comme l'ont suggéré les exemples précédents, s'appuie sur des modes d'organisation familiale, assis sur l'autorité, le conflit, la négociation ou le contrat. Cependant, pour être reconstruit, chaque niveau d'intimité doit s'appuyer sur une

reconduction minimale des pratiques, sur la présence d'un environnement familial, le moindre objet pouvant suffire à diffuser un sentiment du chez-soi. Dans ce cadre, « *l'intimité familiale suppose une certaine permanence, un foyer de l'activité. Le temps de cette intimité, c'est essentiellement le repas du soir et le moment après dîner* » (ibid., p. 168). Comme dans la famille de Virginie, ce temps privilégié s'alimente souvent de télévision. Mais cet instrument n'est pas nécessairement structurant des pratiques de l'intimité familiale : il est plutôt un élément qui s'inscrit dans des relations familiales dont les codes sont préexistants ; et ce n'est pas l'arrivée du magnétoscope qui change grand-chose (Baboulin et al., 1983, p. 99)⁶. C'est pourquoi le repas peut bien se passer de la télévision, et dans certaines familles, il s'agit même de veiller à ce qu'elle n'interfère pas : « *S'ils regardaient la télé, y avait quelque chose qui allait pas... Arrivés au dîner, y a une frustration* », dit Claudine (employée de l'éducation nationale, 42 ans). Gilbert, son mari (psychiatre, 52 ans), donne symboliquement la parole aux deux enfants : « *Je pense que si tu demandais aux enfants d'illustrer le rapport à la télé chez nous, ils te diraient : "La télé ne sera jamais la patronne à la maison". Donc, elle est pas dans les lieux où on vit [ensemble]* ». Claudine résume : « *À table, ça serait le summum !* »

Le repas du soir fait ainsi figure de moment à sauvegarder pour une intimité familiale menacée, mais d'autant plus souhaitée qu'elle reste un contrepoint au monde de l'école, du travail et de la circulation automobile : elle participe d'un ressourcement collectif, au moins du point de vue des prescriptions paren-

tales. Mais le repas ne se détache pas des autres activités qui accompagnent la soirée. Chez Christophe et Monique, instituteurs, et leurs deux enfants, le repas a lieu vers 19h15. Avant, les enfants sont lavés et préparés pour la nuit (pyjamas). Ceci est motivé par le fait qu'« *ils sont crevés après, et ils ont la flemme* ». C'est une vingtaine de minutes après le repas que les enfants seront priés d'aller se coucher, avec parfois une lecture courte que leur dispensent leurs parents, clôturée par le « *bisou du soir* ». En dehors de quelques activités associatives, c'est vers 20 h que les conjoints se consacrent à la préparation de leurs cours respectifs. Puis Christophe gagne assez vite le lit, pour lire un peu, ce que fera aussi Monique, mais plus tard.

Le repas collectif se dilue ainsi vers la nuit, tandis qu'ailleurs il se prolonge par une soirée-télé : « *Après le repas, on s'installe devant la télévision... et on s'endort la plupart du temps devant* », dit Alain (artisan, 45 ans, marié, deux enfants).

Chez ceux qui habitent seuls, il n'en va pas si différemment. Claire, le soir, « *après manger* », apprécie « *une sieste sur le canapé, avec la musique en fond, ou parfois je feuillette un livre* ». La durée n'exécède pas « *cinq minutes* », sauf quand elle « *[s]'oublie* » en s'endormant. Elle s'applique alors à rejoindre son lit. D'autres attendent et prolongent la soirée par des lectures sur le canapé, accompagnées de musique douce, comme le fait Margot : c'est dans l'alcôve que les meubles-supports sont installés, tout près des accessoires de téléphonie. Chaque soir, elle a « *toujours deux-trois coups de fil à donner ou recevoir, vers neuf heures et demie* », ce qu'elle appelle « *la série* ». Sur la table, un minitel, un répertoire d'adresses, des papiers adhésifs « *post-it* » et d'autres papiers, vierges ou non, un stylo et un crayon à mine de graphite, afin de noter, le cas échéant, les informations qu'elle reçoit. Elle parle comme elle écoute, assise sur un fauteuil, le corps face au mur latéral de l'alcôve ; parfois, elle « *écoute de la musique en même temps* », et si celle-ci lui plaît beaucoup, elle en fait profiter ses interlocuteurs via le combiné, profitant ainsi de « *recréer les jeux quotidiens de l'échange par-delà l'éclatement des présences* » (Bornot, Cordesse, 1981, p. 69). La stabilité du lieu tient au souci que Margot accorde aux échanges téléphoniques : « *je pourrais pas supporter de téléphoner en faisant autre chose, avec un téléphone sans fil ou un truc dans le genre* ». L'emplacement de la chaîne hi-fi dans ce même coin fait de cet endroit « *un pôle important* ». Ce « *coin musique* » diffuse des musiques du Moyen-Orient, des ballades jazz des années 40 et quelques airs médiévaux : « *J'aime bien être autour de ma musique* ».

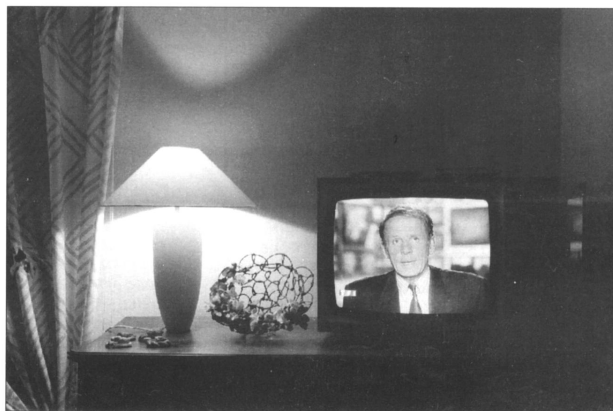
Intérieurs nuits

L'enveloppe se confirme au lit, prolongement nocturne – et horizontal – du canapé. La familiarité du coucher a été soulevée par M. Mauss en son temps : « *La notion que le coucher est quelque chose de naturel est complètement inexacte. Je peux vous dire que la guerre m'a appris à dormir partout, sur des tas de cailloux par exemple, mais que je n'ai jamais pu changer de lit sans avoir un moment d'insomnie : ce n'est qu'au deuxième jour que je peux m'endormir vite* » (1950, p. 378). Hors le drame des guerres, cette remarque peut s'appliquer, par exemple à un lieu de vacances, qu'il soit hôtel, bungalow ou tente. Elle prend une signification encore plus nette lorsqu'on s'intéresse au lit quotidien.

Le moment du coucher est tantôt lié à un horaire (« *je me couche tous les soirs vers 10h* ») ou à une pratique, comme la lecture, généralement présentée comme un « *moment privilégié* », et pouvant varier d'un soir à l'autre : « *la lecture, c'est lié aux activités et aux rythmes de la semaine* ». C'est aussi une pratique apprise dans l'enfance : « *malgré la présence d'un bureau dans ma chambre à Saint-Étienne, j'ai gardé cette habitude* » dit Romain. Le lit s'instaure en opposition au salon ; il est, dit Sarah, « *l'endroit parfait pour bouquiner, c'est très intime... je veux dire, j'allume ma petite loupote* », alors qu'au salon, « *y a la télé, le téléphone... non... le soir, je suis tranquille* ». Eric (informaticien, 29 ans) confirme : « *je préfère le lit au salon* », mais un problème se présente : « *Marianne [son épouse], elle dort, et j'ai peur de la réveiller* ».

La distinction jour/nuit se double chez Anita d'une distinction travail/loisir : « *Oui, là-bas [dans la chambre] je lis. Ici [dans le salon] je lis, mais des livres de pédagogie* ». De même, le fait d'acquiescer un travail régulier imprime de nouveaux rythmes de lecture : pour Claire, « *avant, ça pouvait être le matin, l'après-midi ou le soir* », et à présent, « *c'est chaque soir* ». Ça peut être « *30 secondes* » les soirs de grande fatigue, mais quoi qu'il en soit, « *fait que je lise mon bouquin quand même* ». Le temps passé à lire semble tout autant important que l'acte, et Claire le mesure autant en durée qu'en objet : « *ça peut aller d'une page à deux heures* » ; de même pour Catherine (33 ans, employée dans la publicité), qui lit « *exclusivement le soir, et toujours avant de m'endormir* », c'est « *une demie heure ou deux-trois pages* ».

Entre les draps ou sur eux, les lectures se transforment parfois en écritures, comme pour cette « *couche-tôt* » qu'est Anita : « *états d'âme* », « *trucs qui me tracassent* » sont jetés sur papier, sans qu'elle sache trop si ces « *J'en ai marre, bidule, machin* » qu'elle « *évacue* » sont produits « *pour moi ou pour des gens* ».



4. La « cérémonie » de la télévision débute la soirée. Photo Frédéric Janisset.

Certes liées à des périodes de « *malaise affectif* » comme l'observa pour d'autres J.-P. Albert (1993, p. 76), ces écritures vives et courtes ont une portée purificatoire, qui peuvent conjurer une fois de plus le rapport au travail : « *le boulot m'gave !...* » écrit Catherine.

Ces écritures au lit, tout en restant rares, nous emmènent sur le terrain de la possible insomnie. Alors, d'autres manières de faire invitent à dormir ou à rêver plus aisément, comme poser le regard sur une affiche installée dans le prolongement du corps. Christian, émigré grec de 29 ans, vit à Lyon avec sa compagne, mais sa participation à une association de professeurs du secondaire l'amena travailler en partie à Paris. Il trouva assez vite de quoi se loger pour ces séjours temporaires et, profitant de la vie culturelle parisienne, il acheta l'affiche d'une exposition d'artistes grecs et l'installa aussitôt dans son studio meublé, au plafond de la pièce où se trouvait sa couche. On y voit une gorge sur fond bleu, « *un ciel, qui faisait un peu le transit entre ma vie lyonnaise et ma vie parisienne* ». Au détour, l'écriture imprimée du poète Odysseus Elytis, une « *espèce de vague* ». Ainsi, « *quand je me couchais, quand je m'allongeais, c'était cette image-là, qui jouait un peu sur un double registre, un registre de rêve, et bon, de souvenir... c'était tout au début quand j'arrivais à Paris : c'était un peu trouver une Grèce à Paris* »⁷.

D'autres préfèrent la musique. Nicolas imagine mal s'endormir sans elle. Après avoir fermé les volets du salon, puis baissé les stores qui entourent la mezzanine (sa couche), il tourne les enceintes vers son lit et écoute la musique : « *Ça fait assez cocon* » ; au point que « *je m'endors, et j'éteins la chaîne le lendemain matin* ».

Ce dispositif présente une version élargie du casque à écouteurs, appareil qu'utilise Romain bien qu'il habite seul. Emmanuelle, en revanche, utilise cet instrument pour cultiver son intimité personnelle. À l'origine, des conflits de genres musicaux avec son frère : « *il aime pas ma musique et j'aime pas la sienne. Alors moi je force personne à écouter la mienne, et lui, si, quoi !* ». Le « *casque de walkman* » a résolu ces problèmes, c'est comme si chacun était dans son propre appartement : « *Et puis moi, comme ça, j'entends pas les voisins* ». Depuis, l'usage s'est transformé : forte de cet instrument, elle en profite pour écouter la musique avant de s'endormir... sans compter un agrément supplémentaire : « *Et puis ça éclate Cactus* », son chat. Dans ces moments prénocturnes, l'éclairage discret prévaut : « *je préfère la bougie à la lumière en pleine face* ». Le bougeoir, situé en permanence sur son chevet et servant occasionnellement lors de la visite de sa « *meilleure amie* » ou de son « *copain* », est utilisé quo-

tidienement, à deux moments précis de la journée : lorsqu'elle se couche, elle éteint la lumière centrale et allume la bougie, « *même si ça dure que trente secondes* » ; le matin, elle fait l'inverse, profitant de la jouissance du demi-sommeil pour rester « *cinq minutes avant de me lever* ». Ainsi, aborder la vie diurne nécessite pour elle « *un passage à la lumière progressif* ».

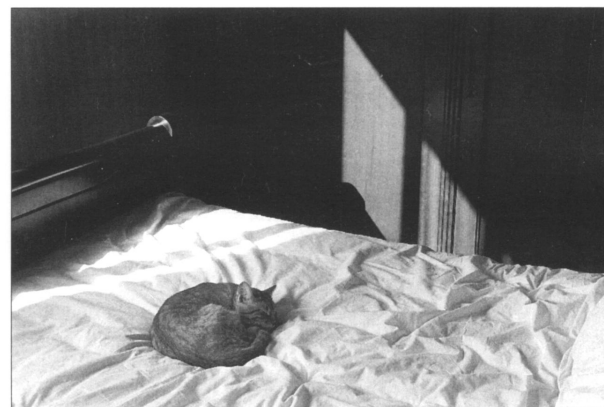
Quand s'exprime l'inévitable cycle des jours et des nuits.

■ Matins ordinaires ?

Si le sommeil implique une technique du corps, pour se souvenir de Mauss, le réveil est technique à double titre : un instrument qui le déclenche porte le même nom. Généralement posé sur le chevet du lit, cet objet, réglé ou préréglé, se manifeste par une sonnerie répétitive, « *buzzer* », voix ou musique s'il s'agit d'un radioréveil. Cette contrainte signifie à elle seule l'appel à se rendre bientôt dans le monde public, au point que certains résidents, conscients du risque de ne pas satisfaire le temps social imposé par le travail ou l'école, l'ont disposé à quelques mètres du lit pour s'obliger à se lever et arrêter ce bruit intempestif. C'est le cas de Sammy, qui assimile même cet appareil à « *mon outil de travail principal : si j'ai pas de radioréveil, je suis foutu !* ». Chaque matin, pour se rendre au lycée, il part toujours « *sur les chapeaux de roue* ». Margot, bien qu'ayant recours au même dispositif de réveil, semble moins soumise à ces rythmes endiablés ; au passage, l'ouverture d'une fenêtre : « *j'aime bien aérer, le matin* ».

Chez les ménages où existe la prise en charge des enfants, on constate l'accélération et on organise rigoureusement les séquences d'activités. La tendresse est même exclue : « *Le matin, pas de câlins... Ça speede, faut aller bosser !* » (Christophe). Marianne, elle, s'inquiète : « *on est bousculés par l'urgence* », les petits déjeuners des uns et des autres sont « *pris à contre-temps, dit l'époux, on aimerait tous prendre le ptidj en commun* ». En bref, « *le matin, c'est pas comme le soir* ». Malgré cela, Marianne, mère de trois filles, apprécie cette période car c'est « *un moment où il y a beaucoup de rapports entre elles et leur père* ». Les petits retards s'accumulent discrètement, d'autant que la deuxième fille, « *c'est dur, il faut la pousser* ». Sa mère n'est pas en reste : « *Le matin, faut pas m'emmerder. C'est pas que j'ai besoin de dormir, c'est que j'ai besoin de finir ma nuit DANS MA TÊTE, LÀ* ».

Alors pour se réveiller plus facilement, de nombreux résidents se rendent directement sous la douche, une pratique largement partagée. Pour beaucoup, c'est



5. Le chat, un matin ordinaire. Photo Frédéric Janisset.

« *douche rapide* », l'important étant les conséquences de la douche (la propreté et le réveil) plutôt que le moment passé sous elle. D'autres ont envie de prendre leur temps, autant sous la douche que dans la série des activités. Émilie se lève tôt pour satisfaire cette exigence : la douche est sa première destination, ce après quoi elle mange un peu, sort son chien, range un peu, fait la vaisselle, s'habille et se maquille avant de sortir. Comme pour valoriser cette approche dynamique de la préparation matinale, elle compare cette série d'activités avec celle de son copain du moment qui, lui, « *prend un café, fume, se douche, reprend un café, refume* » (après quatre ans, le couple a rompu).

Comme pour les retours chez soi, les soirées ou les chemins vers le sommeil, la radio ou la musique animent l'univers domestique. On « *écoute les infos* » avant d'aller travailler, ou on « *branche le poste* » dans la salle de bains en profitant de l'écoute d'un disque laser... toujours sous le contrôle d'un réveil posé à proximité et que cette fois-ci, on surveille du regard. Pour d'autres, ce contrôle se passe à un autre moment. Chez Catherine, sur le vaisselier, une petite horloge « *ringarde* » (cadeau de voyage de ses parents) est estimée « *très pratique. J'ai pas pu m'empêcher de la mettre là* », soit juste en face de son regard lorsqu'elle s'alimente : « *Le matin, quand je déjeune, j'ai un œil dessus pour voir si je suis dans les temps* ». Elle n'y est pas toujours, malgré « *environ une heure* » de préparation : « *ça m'arrive de déborder* », elle prend le temps de « *rêvasser* ».

Ainsi, sous l'apparence des rites matinaux, souvent énoncés selon une énumération fondée sur la chrono-

logie, se distinguent quelques transgressions, comme un temps qui s'étend, pour diminuer le poids des contraintes : « *J'aime pas être speedée* », « *je prends le temps de me réveiller* », même si cela engage de prendre sa douche « *en trois minutes* », de boire un café « *vite fait* ». Un autre temps fondamental est le passage obligé de l'habillage, qui se passe rarement d'un miroir. Ce sont les femmes qui témoignent plus volontiers sur ces « *glaces* ».

Celle que Sarah utilise est « *surtout celle de la salle de bains. Elle est pas géniale, mais je m'en fous. Tu sais, le principal, c'est que je sois habillée, je vois bien ce que j'ai, quoi* ». Claire, quant à elle, bien que soucieuse de son apparence extérieure, n'a aucune glace dans sa salle de bains. Il y en avait une, jadis, lorsqu'elle vivait avec son compagnon, mais elle appartenait à celui-ci et « *il les a embarquées* » après leur rupture. À défaut d'en installer une nouvelle, Claire s'accommode de cette situation : « *Ça tombe bien, parce que je préfère me maquiller et me coiffer à la lumière du jour* », face à la seule glace restante, celle du hall d'entrée.

L'emplacement est ainsi bien moins important que le souci d'apprécier son apparence avant de sortir, ou comme le dit Catherine, parlant de sa glace formée de huit carrés conjoints à gauche du placard de cuisine : « *Je regarde si ça va, si y a rien qui cloche* ». Virginie tient le même discours, à propos d'une glace posée au sol dans sa chambre : « *Je me regarde et puis "Ouais c'est bon, allez !"*... ». La même disposition se rencontre chez Anita, dans sa chambre également ;

cette glace posée au sol est suffisamment grande : « en reculant, on peut se voir entier ».

Ainsi, en tous ces matins, se présenter à soi-même est un acte domestique ritualisé, préalable à la représentation de soi dans la vie sociale (Goffman, 1974), en même temps que présentation de soi pour soi. Comme le disait Romain alors que nous évoquions l'absence de décor dans la salle de bains de son studio meublé : « *Le décor, c'est quand je me regarde dans la glace* ».

■ Prendre son temps libre

Nos sujets sont partis de chez eux. Nous ne les suivons pas plus dans leurs trajets, mais nous imaginons aisément comment d'autres rituels sont à l'œuvre dans les mondes sociaux auxquels ils se livrent, et comment de nouveaux ressourcements et de nouvelles purifications se donnent à vivre, au gré des retours chez soi, des nuits et des soirées, partagées ou non.

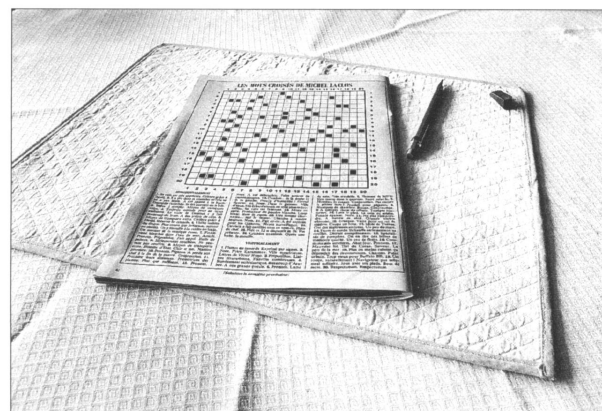
Dans le cheminement qui nous a mené de l'installation résidentielle à la succession de périodes journalières, nous avons découvert quelques manières d'organiser le quotidien, au creux duquel s'exercent des formes de purification et de ressourcement, qui, pour être individuelles, n'en sont pas moins collectives (de manière interne – les rapports familiaux –, comme externe – la société et la culture). Ces pratiques, la plupart du temps discrètes, car minuscules et furtives, « *ménagent dans la quotidienneté des espaces secrets, d'oubli et de ruse qui, précisément, rendent cette quotidienneté vivable* » (Guillaume, 1980, p. 37) ; d'autant plus qu'elles sont aussi des faits de langage, portant eux-mêmes le sens du rite, en en corrigeant les éventuels écarts. C'est pourquoi, au-delà de leur simple mise en valeur – qui, au passage, rappelle que les résidents sont créateurs de comportements et de propos singuliers –, s'impose une interrogation sur le sens que ces pratiques peuvent recouvrir.

Tout d'abord, elles semblent cantonnées à une fonction de compensation d'un monde social turbulent, stressant, d'une vitesse défiant notre sensorialité (Sauvageot, 1995, p. 77), d'une urgence qui prend valeur de « *mode d'être du temps* » : l'instant l'emporte, et « *le futur, et ce qu'il comporte d'imprévisible, introduit une sorte de violence dans le présent* ». (Balandier, 1988, p. 170). Autant de réalités vivables et observables qui justifient l'existence de ces « temps morts », de ces moments pour « faire le vide », qui « lavent » ou sont présentés comme étant de l'ordre de la non-activité. S'il y a purification, c'est qu'il y a quelque chose à purifier, s'il y a ressourcement, c'est qu'il y a quelque chose à reconquérir. « *Dans la quotidienneté,*

[les hommes] *tentent de conquérir le présent en faisant place (autant qu'il est possible) à un temps libre qui peut devenir le leur (indépendamment des contraintes extérieures), en fuyant certains moments la pression de l'urgence et la servitude de l'instant, avec toutes les limites que rencontre une telle entreprise et avec l'ambivalence qui lui est rattachée* » (ibid.). Dans ce sens, la conjuration des contraintes imposées de l'extérieur, de l'accélération du temps social, s'apparente à une reconquête du temps, de l'espace et du lieu, qui passe par le corps, les sens, les gestes, les objets, et pour laquelle l'univers domestique est sans doute le mieux à même de répondre, puisqu'il échappe pour une large part au contrôle social direct.

On ne se contentera pas pourtant d'un constat sur le simple « repli domestique » : ces pratiques, au-delà de leurs particularités, manifestent autant une coupure avec le monde extérieur qu'un moyen de mieux y retourner. Comme le dit Douglas : « *Le dimanche n'est pas seulement un jour de repos, c'est aussi le jour qui précède le lundi* » (1992, p. 87). Mais en même temps qu'elles permettent un pont avec le monde extérieur, elles offrent aux résidents les éléments de construction et d'affirmation d'une culture du bien-être, tant physique et sensoriel, que psychique et mental a-temporel, que matériel et social.

Sous l'effet des changements contemporains, et par les faits de langage qui les animent, l'intérieur et l'extérieur s'alimentent l'un l'autre en permanence. Le chez-soi ne peut exister sans un ailleurs, que ce soit en termes géographiques et topologiques, communicationnels et télécommunicationnels, imaginaires et fantasmatiques. Dans ce sens, les purifications et ressourcements d'ordre proprement quotidiens ont, dans la culture, partie liée avec ceux des congés, vacances, week-ends et autres jours « ouverts ». Ces temps-ci sont l'occasion d'une extension de ce qui s'exprime furtivement dans le quotidien étrié du temps minuité : les bains secondent les douches, et on aime y rester longtemps (« *je rajoute de l'eau chaude, et hop !* »), jusqu'à la réalisation d'un « fantasme » : « *Ça, c'était mon fantasme depuis longtemps : fumer une cigarette en buvant mon Champagne dans mon bain. Ça m'est arrivé y a trois semaines* » ; le réveil oblitère son instrument homonyme ; les lectures se prolongent « *sous la couette* », et parfois sous la protection d'un répondeur certains dimanches après-midi pour pouvoir mener à bien la lecture d'« *un livre passionnant* » ; ailleurs, un répondeur tout aussi protecteur d'intimité permettra de tranquilles ébats sexuels ou/et amoureux, lors d'un épisode de vie, « *une période bien précise* » faite d'amours multiples. La moindre expérience domestique se raccorde à d'autres activités de nature voisine : lorsque Jean-Luc se rase, il laisse le robinet



6. Retraite. Photo Frédéric Janisset.

ouvert parce qu'il « *aime le bruit de l'eau qui coule* », et d'évoquer le sauna, la piscine, la maison familiale près de l'océan.

Ainsi, les pratiques domestiques discrètes trouvent sans mal leurs conjoints culturels, et en quelque sorte, la discrétion se dilue au-delà de l'univers domestique, mais avec lui. Ce temps qu'on appelle « libre » n'est alors plus nécessairement hors du temps social, il s'y est inscrit, au point de devenir un temps social à part entière. C'est ce qu'a démontré R. Sue dans un ouvrage récent. Chaque société définissant une articulation de temps sociaux qui accorde à l'un d'eux le statut de « *temps dominant* » (1995, p. 42), le travail s'est instauré comme temps dominant des sociétés industrielles. Qu'en est-il dans ces sociétés qu'on appelle volontiers « post-industrielles » ? Sue répond : le temps libéré est devenu notre temps dominant.

En termes quantitatifs, tout d'abord : compte tenu de la durée du temps de travail, de l'allongement de la durée de vie, de l'arrivée de la retraite dans les temps sociaux et du reste du temps éveillé, soit l'ensemble de la durée de vie éveillée, le temps de travail représen-

tait 70 % du temps de vie en 1850, 43 % en 1900, et 18 % en 1980 (à ceci il faudrait ajouter, si l'on veut bien, le temps endormi).

En termes qualitatifs, et corrélativement à ce qui précède, le temps libéré devient le lieu d'une réappropriation, certes individuelle, mais non détachée de ce contexte sociohistorique, et de fait, non limitée aux aspects strictement sensoriels : « *Avec la domination du temps libéré s'offre une chance de réappropriation individuelle du temps. En effet, l'inversion des temps sociaux peut permettre à chacun de produire son propre temps, son propre rythme, son équation temporelle originale. En reprenant possession de son temps, l'individu reprend possession de lui-même* » (ibid., p. 290).

On comprend alors que le temps libéré, comme acquis social et culturel, ne se laisse pas facilement déloger. L'univers domestique et ses recoins y auraient-ils contribué ?

J.P. F., Lyon

Notes

1. *L'univers domestique au singulier-pluriel. Contribution à une ethnographie de l'habiter*, Université Lumière Lyon 2, décembre 1995.

2. Si la purification est une notion à présent classique en anthropologie, ce n'est pas le cas de ce que j'appelle ici le ressourcement. On le comprendra comme une pratique destinée à retrouver l'intime et l'environnement familial, mettant ainsi en jeu le corps, l'imaginaire, l'esprit, des objets.

3. Bien que circonscrite à une région (l'agglomération lyonnaise et quelques environs isérois), à un groupe social (quelques « jeunes », âgés de 7 à 35 ans) et à un mode d'occupation de l'espace (l'usage exclusif : logement d'une seule personne, chambre d'enfant ou d'adolescent, bureau d'un conjoint), cette recherche s'attache moins aux caractéristiques du groupe social défini par une population d'enquête qu'aux phénomènes liés à l'univers

domestique et qui la dépassent de loin. C'est pourquoi, dans cet article, j'en appelle également à d'autres enquêtes effectuées avant cette thèse, et c'est à dessein que je propose l'expression « univers domestique » alors que celle d'« espace domestique » a généralement cours. Si l'expression « univers domestique » est parfois utilisée, elle n'a, à ma connaissance, jamais été définie ou problématisée. En guise d'esquisse, on peut définir l'univers domestique comme l'entrecroisement d'espaces, de lieux, de décors, d'objets et d'activités, vécus et compréhensibles comme tels par les résidents eux-mêmes.

4. Il « existe en dehors du confort moderne », un confort discret, presque silencieux qui échappe à la réglementation et – souvent – jusqu'à l'observation. Il est fait de rapports sociaux non institutionnalisés, situés hors du commerce, des partis, des associations ou des syndicats : liens entre générations diverses, relations de voisinage, amour du bricolage, partage de parole autour d'une tasse de café ou bien à l'occasion de la promenade du

chien... » (J.-P. Goubert, 1988, p. 27). L'expression « confort discret », également reprise par J. Dreyfus (1990, p. 10), est de V. Claude (*Le confort : production de normes et mentalités*, Ministère de l'urbanisme et du logement, Délégation à la recherche et l'innovation, 1986).

5. 38 % chez les agriculteurs, 40 % chez les cadres supérieurs, 48 % chez les cadres moyens et chez les indépendants, 53 % chez les ouvriers (Bernard, 1992, p. 120-1).

6. Une tendance plus remarquable est celle du repas pris à la cuisine, partagée par toutes les catégories sociales. Dans ce cadre, la télévision n'a qu'une « présence discrète » (Bernard, 1992, p. 94).

7. On pensera à d'autres décors apparus récemment, et qui permettent de « dormir chez soi à la belle étoile » : de petits objets phosphorescents garnissent les tapisseries, projetant le dormeur (pas toujours enfant) dans un univers domestique astral.

Références bibliographiques

- ALBERT Jean-Pierre, 1993, « Écritures domestiques », in D. Fabre (éd), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L., 37-94.
- AMPHOUX Pascal, 1989, « Configurations domestiques et reconquête de soi. Pour une prospective connotative de l'habitat », in N. Haumont, M. Segaud (éd), *Familles modes de vie et habitat*, Paris, L'Harmattan, 178-192.
- BABOULIN Jean-Claude, GAUDIN Jean-Pierre, MALLEIN Philippe, 1983, *Le magnétoscope au quotidien. Un demi-pouce de liberté*, Paris, Aubier.
- BACHELARD Gaston, 1989 [1957], *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BALANDIER Georges, 1988, *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- BERNARD Yvonne, 1992, *La France au logis. Étude sociologique des pratiques domestiques*, Liège, Mardaga.
- BIDOU Catherine, 1984, *Les aventuriers du quotidien*, Paris, PUF.
- BORNOT Françoise, CORDESSE Anne, 1981, *Le téléphone dans tous ses états*, Le Paradou, Actes Sud.
- CHARTIER Roger, 1986, « Introduction à Figures de la modernité », in Ph. Ariès, G. Duby (dir), *Histoire de la vie privée*, Tome 3, Paris, Seuil, 22-25.
- COLLOMP Alain, 1986, « Familles. Habitations et cohabitations », in Ph. Ariès, G. Duby (dir), *Histoire de la vie privée*, Tome 3, Paris, Seuil, 501-541.

- DA MATTA Roberto, 1983, *Carnavals, bandits et héros. Ambigüités de la société brésilienne*, Paris, Seuil.
- DESPRÉS Carole, 1991, « The meaning of home. Literature review and direction for future research and theoretical development », *Journal of Architectural and Planning Research*, vol. 8, n° 2, Chicago, Locke Publishing, 96-115.
- DOUGLAS Mary, 1992 [1967], *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- DREYFUS Jacques, 1990, *La société du confort*, Paris, L'Harmattan.
- DUBORGEL Bruno, 1989, « Intérieurs d'âme tigrée », in *Imaginaires à l'œuvre*, Paris, Greco.
- FILIOD Jean Paul, 1996 (à paraître), « Méthode au logis. L'ethnographie à l'épreuve de l'intimité domestique », *Bulletin*, Centre Pierre Léon d'histoire économique et sociale, Lyon, MRASH, CNRS.
- FILIOD Jean Paul, WELZER-LANG Daniel, 1993, *Les hommes à la conquête de l'espace... domestique. Du propre et du rangé*, Montréal, VLB / Le Jour.
- FREMONTIER Jacques, 1980, *La vie en bleu : voyage en culture ouvrière*, Paris, Fayard.
- GOFFMAN Erving, 1974, *La mise en scène de la vie quotidienne. 1) La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GOUBERT Jean-Pierre, 1988, « Le confort dans l'histoire : un objet de culte », in J.-P. Goubert (éd), *Du luxe au confort*, Paris, Belin.
- GRAFMEYER Yves, 1994, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan.

- GRAUMANN Carl F., 1989, « Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi », *Architecture & comportement*, vol. 5, n° 1, École polytechnique fédérale, Lausanne, 111-116.
- GUERRAND Roger-Henri, 1991, « Le décor de l'intimité familiale. Approche historique », in F. de Singly (dir), *La famille. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- GUILLAUME Marc, 1980, *La politique du patrimoine*, Paris, Galilée.
- HAUMONT Nicole, 1966, *Les pavillonnaires. Étude psychosociologique d'un mode d'habitat*, Paris, Institut de sociologie urbaine, Centre de recherche d'urbanisme.
- HEIDEGGER Martin, 1958, « Bâtir, habiter, penser », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
- JARREAU Philippe, 1984, *Du bricolage : archéologie de la maison*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle.
- LAWRENCE Roderick J., 1986, « L'espace domestique et la régulation de la vie quotidienne », *Recherches sociologiques*, vol. XVII, n° 1, Louvain, 147-169.
- LEFEBVRE Henri, 1981, *Critique de la vie quotidienne. III/ De la modernité au modernisme. Pour une métaphilosophie du quotidien*, Paris, L'Arche.
- MAUSS Marcel, 1950 [1935], « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 364-386.

- NEITZERT Françoise, 1990, *La chambre d'enfant. Représentations et pratiques qui en affectent l'usage dans une catégorie sociale en évolution : les professions intermédiaires*, Paris, Fédération nationale des écoles, des parents et des éducateurs, Atelier d'études et de recherches sur le groupe familial, Rapport de recherche pour le Plan construction et architecture.
- PAUL-LÉVY Françoise, SEGAUD Marion, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle.
- PERRIAULT Jacques, 1989, *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.
- PEZEU-MASSABUAU Jacques, 1983, *La maison, espace social*, Paris, PUF.
- RAUTENBERG Michel, 1989, « Déménagement et culture domestique », *Terrain*, n° 12, Paris, Mission du patrimoine ethnologique, Ministère de la culture, de la communication et des travaux du Bicentenaire, 54-66.
- SAUVAGEOT Anne, 1995, *Voirs et savoirs*, Paris, PUF.
- SEGALEN Martine, 1978, « Objets domestiques de la vie ouvrière. Transmissions et ruptures dans les familles de Nanterre », *Ethnologie française*, XVII, 1, 29-38.
- SUE Roger, 1995, *Temps et ordre social*, Paris, PUF.
- THYSSEN Xavier, 1983, *Des manières d'habiter dans le Sahel tunisien*, Paris, Éditions du CNRS.

■ ABSTRACT

« It washes my head ». Purification and new resources in world of domesticity

Dwelling – living in a house or a flat – may be defined as one of the fundamental acts of appropriating space. It varies through all sorts of specific domestic situations, inviting the ethnologist to look into the interstices of ordinariness, at the intersections of spaces, places, objects, decors and gestures which all mark the daily life of subjects in their dwellings. This article sets out to draw attention to the rites of purification and resourcing which punctuate our movements through daily life. Based on ethnographic data taken from the domestic worlds of various subjects, it examines the different forms that these practices may take. Domestic intimacy, whether of an individual, conjugal or family variety, turns out to be not so much a world closed in on itself and determined by strictly psychological, sensorial or territorial aspects, but rather a cultural and sociological phenomenon. It is necessary to re-situate this phenomenon in the context of the historical emergence of free time, the leisure time that is now the dominant time form in our societies. Seen in this way, the purifications and resourcings within the domestic universe seem to figure amongst the means used by residents in order to recuperate, one way or another, some time for themselves.

Key-words : Dwell, domestic life, body, self, free time.

■ ZUSAMMENFASSUNG

« Es wäscht mir den Kopf ». Sich reinigen und sich verjüngen in der häuslichen Welt

Das Wohnen, als grundsätzlicher Akt der Aneignung des Raums drückt sich durch eigentümliche häusliche Erfahrungen aus, die vom Ethnologen verlangen, daß er sich auf die Zwischenräume des Alltäglichen konzentriert, auf die Stellen, wo Räume, Orte, Gegenstände, Ausschmückungen und Gebärden, die das Leben der Menschen in den Wohnungen kennzeichnen, einander durchschneiden. Dieser Artikel versucht, die Riten der Reinigung und der Verjüngung in dem Alltagsleben hervorzuheben. Von ethnographischen Angaben ausgehend, die aus der häuslichen Welt der Menschen stammen, geht es darum, die verschiedenen Formen dieser Gewohnheiten zu untersuchen. Die häusliche Heimlichkeit, ob auf der individuellen, auf der ehelichen oder auf der familiären Ebene, erscheint daher nicht mehr als eine auf sich geschlossene Welt, die von ihren rein psychologischen, sinnlichen und territorialen Seiten bestimmt wäre, sondern als eine kulturelle und soziologische Erscheinung, die dann in den Zusammenhang des Aufkommens der Freizeit als Hauptzeit unserer Gesellschaften wieder gestellt werden muß. In dieser Hinsicht erscheinen die Reinigungen und die Verjüngungen in der häuslichen Welt als Mittel, die die Bewohner einsetzen, um auf eine oder andere Art eine Zeit für sich weider zu erobern.

Stichwörter : Wohnen, Hausleben, Körper, Sich, Freizeit.